

Ploc i

La revue du haïku



N° 54 – Octobre 2014

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

Sommaire

Avant-propos, OW	2
Photo,	3
Article sur Philippe Jaccottet, Roland Halbert	4
Haïku ,	9
Photo ,	19
Instants choisis, Laurent Béral, (propos d'Olivier Walter)	20
Senryû,	21
Photo,	24
Haïbun, marie-Noëlle Hopital,	25

Dans le monde du haïku, le thème du silence pourrait apparaître comme un truisme tant ce phénomène, ce noumène devrais-je dire, participe du fondement même du haïku.

Le silence, un certain silence semble être la matrice du sentiment ou du plaisir esthétique. La poésie, le haïku, suscitent ce sentiment et ce plaisir en vertu du sens suggéré. Or cette suggestion propre au haïku diffère, par nature, de la fonction qu'ont les mots de désigner les choses, les objets et de communiquer les idées.

Il ne suffit pas de mentionner un sentiment, le ravissement par exemple, pour que naisse celui-ci. À l'inverse, un ensemble d'images, de situations peut suggérer des sentiments intenses sans que le mot « ravissement » soit écrit ou énoncé.

C'est cette résonance sensitive et affective du sens suggéré qui se place à la source de tout sentiment esthétique ; le mouvement même de l'esprit qui tend à pénétrer ce sens suggéré génère le charme propre au sentiment esthétique... Et le silence ? Il est l'arrière-plan de l'inclination permanente appartenant au poète et au lecteur sous forme d'impressions latentes qui imprègnent la sensibilité et l'imaginaire. Il est la force de suggestion qui prévaut sur le sens exprimé et figuré.

Bien sûr, au second degré, le silence sera décliné à travers les strates sémantiques psycho-émotionnelles et se teintera de moult colorations... Mais qu'il soit englué dans la pesanteur du mutisme, du non-dit culpabilisant, d'une fuite en avant ou magnétisé, ionisé par une vibration de pur enchantement, il demeure l'écho d'un arrière-plan ontologique qu'un objet, une sensation, un sentiment éveillent par répercussion implicite et imperceptible.

La poésie, le haïku, dans le meilleur des cas, participent de cette possibilité de communion subtile entre les plans de réalité et induisent ainsi une célébration collective, à tout le moins, une communication certaine.

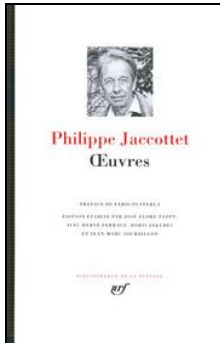
OW



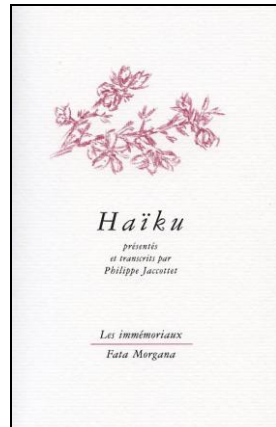
Photo : O. Walter

LA MODESTIE ÉBLOUISSANTE ou LE HAÏKU SELON JACCOTTET

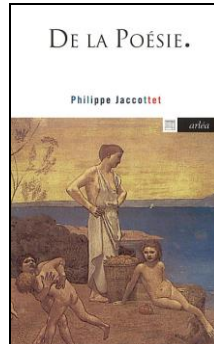
par Roland HALBERT



Éd. Gallimard, 2014



Éd. Fata Morgana, 1996



Ed. Arléa, 2007.

Puis j'ai repris le roseau qui mesure / l'outil du patient... (Ph. J.)

On se rappelle la fameuse formule de Segalen : « La Chine est le pays des malentendus. » Ce propos s'applique aussi bien au Japon qui, par la complexité de sa langue et la singularité de sa culture, peut prêter le flanc à bien des malentendus. Il arrive que ce pays si éloigné ouvre la porte en France à de regrettables « japonaiseries » (mot attribué au japonologue Léon de Rosny). Par exemple, autour du haïku qui, s'il est à la mode en Occident, reste pourtant assez méconnu (on peut se demander pourquoi son cousin lointain, le landay afghan – qui, avec ses 22 syllabes, signifie « bref » – ne trouve quasi aucun écho ?). Bien que les poètes modernes raffolent du poème court qu'ils cultivent jusqu'à la crampe du cercelet, le haïku est mal considéré par eux. Si vous parlez haïku avec des poètes, vous constaterez que la plupart le regardent de haut. Selon eux, c'est un genre mineur, quelque chose comme la poésie du pauvre et, à leurs yeux, le haïkiste fait volontiers figure de poète du dimanche. Il faut reconnaître que, trop souvent, un haïkiste se croit poète à bon compte en alignant scolairement trois brèves et mièvres séquences de 5/7/5 syllabes et en les baptisant un peu vite : haïku. Beaucoup considèrent les haïkistes – parfois, avec raison – comme d'aimables « haïkikineurs », un peu simplistes sinon simplets, dotés d'un discutable talent de perroquet ou de photocopieuse exotique. Il est vrai qu'il ne suffit pas de savoir compter jusqu'à 17 – poésie de comptable ! – tout en épinglant une saison pour prétendre être un nouvel Issa. J'entends encore un poète réputé, dont je tairai charitablement le nom, m'affirmer en se croyant profond : « Le haïku, c'est tout, sauf de la poésie. » Malentendu navrant. Excepté à l'étranger, un Jack Kerouac, un Gary Snyder, un Laurence Ferlinghetti, un Tomas Tranströmer et, mis à part en France, un Paul Eluard, un Paul Claudel, un Yves Bonnefoy, un Jacques Roubaud, un Lionel Ray, un Werner Lambersy et surtout un Philippe Jaccottet – pour ne citer que des noms éminents –, peu de grands poètes se sont intéressés ou s'intéressent véritablement au haïku si étranger à nos oreilles incurieuses, si éloigné de notre Ploc Revue n°54

éloquence poétique par son tour lapidaire, son refus de l'image claironnante, son *moins-dire*, son timbre ténu et son mètre impair. Face à ces « poésies excessivement courtes » (expression du voyageur Raymond de Dalmas au XIX^e s.), on dirait que nous n'avons guère quitté l'arrogante position de surplomb occidental relevée dans un ouvrage universitaire sur la métrique et qui, le plus sérieusement du monde, proclame que le « vers magistral » au rythme pair (l'hexamètre grec ou latin, l'alexandrin français) appartient aux « grands peuples poétiques » (*sic*). Il faut donc en déduire qu'à l'opposé, il y aurait de *petits peuples poétiques* pratiquant le vers impair ? Nos amis Chinois, Japonais ou Afghans apprécieront. Jaccottet est un des rares poètes français à porter un intérêt soutenu à « la lumière orientale » (sans doute y fait-il allusion de façon imagée quand dans ses *Observations I* (1951-1956), il note : « Chercher la justesse, c'est se tourner vers le soleil levant ») et, singulièrement, au haïku. La parution récente (2014) de son œuvre en Pléiade nous donne l'occasion de questionner sa relation à ce bref poème.

Un pavé impressionnant, cette Pléiade ! On peut regretter – mais c'est le choix de Jaccottet lui-même – que ces 1626 pages ne reprennent pas sa sélection de traductions, parue chez Fata Morgana sous le titre *Haïku* (1996). Pas plus qu'elles ne reprennent *L'Entretien des Muses, chroniques de poésie* (1968) et *Une transaction secrète, lectures de poésie* (Gallimard, 1987), les deux recueils qu'il a consacrés à la poésie ancienne et contemporaine. Or, dans des pages écrites dès 1960 pour la revue de la N.R.F., le poète s'interroge sur le haïku et sa « modestie éblouissante » (magnifique oxymore pour en filigraner l'éclat !) que lui a fait découvrir Jacques Masui, directeur de la collection « Documents spirituels » chez Fayard (*La Promenade sous les arbres*, 2009). Dans *Une transaction secrète*, à l'article intitulé « Notes dans le regret de Jean Follain », on lit sous sa plume cette affirmation à propos de la poésie de Follain : « Elle est la seule peut-être qui m'ait paru rejoindre aujourd'hui, en France, l'idéal du haïku. » (cf. mon article « Jean Follain, l'idéal du haïku » dans *Le Pollinier sentinelle, 17 articles sur l'art du haïku* (éditions Fraction, 2014). Jaccottet y revient dans « L'Orient limpide », consacré à l'anthologie anglaise en quatre volumes de Reginald Horace Blyth (Hokuseido Press, 1949-1952) et confesse : « En lisant le dernier recueil de Jean Follain, *Des heures*, j'ai cru trouver dans ces beaux poèmes qui marient discrètement l'espace et le temps aux plus modestes choses, à des échoppes, à des harnais, à un bruit de vaisselle, un très pur reflet de cette lumière orientale. » N'est-ce pas le moment de relire les pages Lévi-Strauss sur le Japon où il affirme que le lointain éclaire le proche comme le proche éclaire le lointain ?

Le haïku est un art d'élucidation difficile ; sa traduction ne l'est pas moins. La célèbre boutade de Bonnefoy nous avertit : « Peut-on traduire le haïku ? Non. Doit-on traduire le haïku ? Oui. » On pourrait ajouter : traduire un haïku, c'est greffer les ailes d'une libellule sur une autre libellule. Opération de magie blanche autant que microchirurgie de haute précision. Jaccottet est un fin traducteur :

son travail sur Homère, Rilke ou Montale témoigne d'une maîtrise sans tapage. Quand il aborde la traduction des haïkus, il prend soin d'annoncer avec prudence sur la couverture de l'ouvrage : « transcrits ». En effet, son recueil *Haïku* présente 60 « transcriptions » à partir de l'anglais, puisées parmi les poèmes réunis par Blyth dans son anthologie auxquelles s'ajoutent deux haïkus provenant d'une source allemande. Sélection de « transcriptions » donc, assortie de la précaution suivante dans la postface : « ces transcriptions de haïkus, telles que je les ai risquées sans beaucoup de réflexion ». Toute la saveur de la phrase est dans son ton d'humilité. Et encore : « porté par l'enthousiasme de la découverte, j'ai cru pouvoir négliger mes scrupules ordinaires de traducteur ». En effet, il faut que le traducteur se lance, se risque, ose. Et c'est « en ignorant » (*Une transaction secrète*) – Jaccottet a élaboré toute une pénétrante poétique de « l'ignorance » –, c'est en modeste « traître amoureux » qu'il aborde le chantier. Sa traduction, toujours élégante et apportant « sa lumière de poète » (Ungaretti), semble cependant avoir fait (trop ?) confiance à la version anglaise de Blyth. Un premier exemple :

La journée de printemps s'achève, / S'attardant / Où il y a de l'eau. (Issa)

Belle traduction de traduction. Mais, si l'on tente de mimer le mouvement fluide et la métrique ramassée du haïku d'Issa, on pourrait obtenir à partir du japonais :

春 の 日 や / 水 さ え あ れ ば / 暮 残 り

haru no hi ya / mizu sae areba / kure nokori

Journée de printemps ! / Un peu d'eau suffit pour que/ le couchant s'attarde. (Trad. R. H.)

Second exemple. Toujours fidèle à sa source anglaise, Jaccottet traduit en artisan consciencieux :

Les pétales de la rose jaune / vont-ils tomber / au bruit de la cascade ? (dans La Saison I, 1971)

Ou cette variante avec des majuscules marquant plus nettement les séquences rythmiques :

Les pétales du rosier jaune / S'éparpillent-ils / Au bruit de la cascade ? (dans Haïku, 1996)

quand, pour suggérer le printemps, l'original dit en attaquant par une onomatopée dont la langue japonaise est friande (le haïku aussi, et l'onomatopée en est le sourire musical) :

ほろほると / 山吹 ちるか / 滝の音

Horohoro to / yamabuki chiru ka / taki no oto (Bashô)

Pour trouver un équivalent du jeu onomatopéique et serrer de plus près le découpage elliptique du rythme, ne serait-il pas possible de rendre ce haïku dans sa trame suggestive ainsi :

Ploc Revue n°54

Flic-flac flic-flac floc ! / Est-ce la kerria qui chute ? / – Bruit de la cascade. (Trad. R.H.)

Dans son application patiente mais faillible, tout traducteur aura l'honnêteté de s'en tenir à une « imperfection allusive » (Michel Leiris) que compense avec bonheur la vertu de l'allusion.

Aux malentendus que déclenche bien des fois l'Extrême-Orient, Jaccottet répond par la « limpidité » du haïku – limpidité quelque peu idéalisée, car il arrive que le haïku se refuse à une lecture immédiate par une ambiguïté de sens voulue et par ses emprunts cryptés à la poésie sino-japonaise. Dans les carnets de *La Semaïson I* et *III*, le poète salue la « clairvoyance » de Bashô et Buson comme il mentionne Issa dans son *Cahier de verdure*, pointe « l'éclat pur d'un jardin » de haïkistes dans ses *Notes du ravin*, fait retour à « la sente étroite du Bout du Monde » au début de *Couleur de terre*. Sa sobre présentation de *Haïku* nous prévient à propos de ces poèmes : « Voici des paroles véritablement fées. » Il faut entendre le mot "fée" au sens étymologique d'*énonciation divine* ; Jaccottet le confirme dans *À la source, une incertitude* (1972) : « Et ce peu de lumière, ce peu d'air avaient sur moi tant de pouvoir qu'il m'est arrivé de les dire presque divins. » Cette clarière d'énonciation s'ajoute par « la simplicité et le mystère, la mesure (les règles les plus strictes) et l'infini » (*ibid.*) sans zen ni mystique. Le lecteur se retrouve face à la magie d'une poésie dépouillée qui le désarme et le rend enfin à « la modestie des choses » (*De la poésie*, Arléa, 2005). Mieux qu'un long discours, un unique haïku de Sôshu – non cité par Jaccottet mais qu'on peut lui dédier en reconnaissance de son tenace souci « vers le dérobé et le sans-nom » (*La Semaïson III*) –, suffira pour suggérer cette « profondeur du monde » (*Une transaction secrète*), forée de silence ou de chant :

魂 は 夜 の 化石 か 鳥 の 世界

Tamashii wa / yoru no kaseki ka / tori no sekai

Est-ce que l'âme est / le fossile de la nuit ? / – Monde des oiseaux. (Trad. R.H.)

Jaccottet ne manque pas de se poser la question du mode de vie bien particulier des maîtres japonais « peu encombrés de biens matériels », « détachés du monde et présents au monde », « passants invisibles » (*À la source, une incertitude*). Sans prétendre imiter ni leur manière de vivre ni leur genre poétique, il reconnaît avoir reçu des haïkistes nippons une subtile empreinte : « Dans *Airs*, je pense que, sous l'influence du haïku, et par réaction contre l'obscurité, j'ai atteint, à un certain moment, cette espèce de légèreté, de détachement, presque d'objectivité enfin... » (*De la poésie*). Son œuvre en porte la trace suggestive et le chant transparent jusqu'à l'effacement : « L'effacement soit ma façon de resplendir » (*L'Ignorant*, 1957). Même si, dès *L'Effraie* (1953), on trouve déjà cette limpide inflexion en trois heptasyllabes :

Ô premiers jours de printemps / jouant dans la cour de l'école / entre deux classes de vent !

Ploc Revue n°54

il semble que le haïku ait orienté la poésie de l'ermite de Grignan vers une exigeante frugalité d'expression : « En petites paroles, / on dit petite vie. » (*Ibid.*) ; l'ait "éclaircie" – mot de jardinier et de peintre autant que de météorologue – en la décantant des effets rhétoriques trop voyants (la frénésie surréaliste des images : comparaisons et métaphores) ; l'ait momentanément colorée d'une infime touche d'humour ; l'ait parfumée de son odorante discrétion : « Il faut que la poésie n'ait pas plus d'intention et d'utilité qu'un parfum. » (*Observations I*) ; l'ait épurée en la guidant vers la limpide simplicité qu'offrent, par exemple, dans un « retour au minimum » et pour un surcroît de clarté intime, ces vers à triple pulsation :

Traire, nourrir / Nettoyer l'auge / pour les astres (Airs, 1967)

Dans certaines circonstances, toute parole paraît déplacée, de trop. Ce n'est pas un hasard si, à la mort de sa sœur, Jaccottet suggère, comme le relate *Ce peu de bruits* (2008), que le faire-part du décès porte en toute simplicité un haïku d'Issa :

Le vent de l'automne / Oh comme elle aimait / cueillir ces fleurs rouges.

Salutaire pudeur de quelques syllabes à bas bruit. En lumineux veilleur et en passeur impeccable, Philippe Jaccottet assure qu'avec le haïku, « la conscience de n'être jamais qu'un voyageur vous lave les yeux ». Selon lui, ce précieux petit poème devient « simplement, de l'air qui s'élargit et s'allège un peu plus, comme si nous pouvions maintenant traverser en esprit tous les mondes... » (*Haïku*). Dès lors, il est bien naturel que dans *À travers un verger* (1984), le poète se souvienne de « certains hai-ku (orthographe ancienne) décrivant des passages de frontière ». Si la poésie dépasse justement les frontières géographiques et ouvre sur les viatiques aériens de la saison humaine, pourquoi ne pas parachever ces lignes par un landay ? Adapté rythmiquement par mes soins, il provient du recueil poignant *Le Suicide et le Chant* de Sayd Bahodine Majrouh. C'est la voix anonyme d'une femme afghane qui s'exprime au fil de ces seules 22 syllabes (9+13 dans la langue originale, le pashtou), telle une stèle friable s'aiguissant contre le ciel. Un ciel – le proche, le lointain sans poids et quasi poreux ! – un ciel énigmatique que nous pourrions presque toucher de la paume et de la langue :

Désormais, les montagnes nous séparent,

Les oiseaux sont nos messagers ; leurs chants, des présages.

Roland Halbert

Laurent Béral

Juillet. Au parloir,
seulement le cliquetis
des clefs du gardien.

Noël cistercien :
après le plein-jeu des orgues,
la bougie sans bruit !

Maxianne Berger

nuit de neige –
les pauses interminables
dans sa respiration

même sans brise
les ormes frémissent –
son rire étouffé

Daniel Birnbaum

La cour d'école
Les vacances ont laissé
un silence d'été

Soudain les cigales
ensemble font silence
Douceur du soir

Marc Bonetto

Pas un nuage
Les morts
Rêvent en paix

Ploc Revue n°54

Papillon assoupi
Sur la pierre du jardin
Un lézard l'observe

Dominique Borée

l'herbe est tondue
le chat observe
le silence

aube de juillet
le silence des étourneaux
juste avant l'envol

entrée du chemin
savourant le silence
de la pie bavarde

Brigitte Briatte

sous les pierres
le pouls du silence -
aimantées, mes oreilles

une balançoire
berce le silence -
l'enfant est parti

odeurs de napalm -
le silence devenu visible
pour tant d'années

Didier Brière

Le vieux sur son lit
costumé sur un drap blanc
pendule arrêtée

Gros nuages noirs
le vent est tombé d'un coup
les coqs se sont tus

Ploc Revue n°54

Claudie Caratini

Bondit un écureuil
d'arbre en arbre
la forêt fait silence

Bruit de la faux
dans la torpeur de l'été –
le champ moissonné

Le rocking-chair
se balance tout seul –
premier été sans lui

Nicolas Cadadei

Au milieu du champ
L'épouvantail solitaire
Bâillant aux corneilles

Le long de son cours
Humide malgré l'été
L'ombre et le silence

Maryse Chaday

Brume sur les Maures
Le calme de la forêt
Au petit matin

Chuintement de l'eau
sur galets et coquillages
Seulement moi

Jean-Louis Chartrain

À travers la nuit
jusqu'au creux de mon oreille
la cloche du val.

Ploc Revue n°54

Massif du Sancy
le vol de l'aigle s'appuie
sur le silence.

Isabelle Chicot

Silence du soir
Seul siffle, cogne, mugit
Le vent visiteur

Michel Cribier

J'entends les pétales
de neige blanchir le sol....
sans faire de bruit

sur leur banc public
les veuves du parc
privées de paroles

Andrée Dametti

après tant d'années
dans la maison d'enfance
un grand silence

cimetière
le vent et le silence
caressent la pierre

Alain Devic

Soir d'automne violet
En silence un corbeau passe
Mélancolique

Graziella Dupuy

Ombre légère –
le silence de ses pas
pénètre le roc

Ploc Revue n°54

Véronique Dutreix

fenêtre fermée,
un faucon
vient battre des ailes

à l'arrêt sur la place
le manège
nommé chahut

Claire Gardien

ronde comme un œuf
sur les arbres mortifères
la lune de gel

Nicole Gremion

du blanc sur fond blanc
le silence des couleurs
– crocus sous la neige

muette la mue
de la cigale envolée
– l'écho d'un été

entrée libre
chacun peut apporter
son silence

Christiane Guicheteau

Silence si lourd,
à peine égratigné par
un vol de moustique.

Roland Halbert

Qu'est-il devenu
le sourd-muet de ma bourgade ?

– Lourd tapis de neige.

Ploc Revue n°54

filer une étoile.

Nuit à la campagne – Entre deux hulottes, j’entends

La brise à bas bruit...
Entre eux, les trembles se parlent
en langue des signes.

Marie-Noëlle Hopital

Naguère parlé
silencieux de nos jours,
l'acte de lire.

Silence au couvent
seul le ciel ne peut se taire...
rumeur d'un avion.

Lavana Kray

après la tempête-
un pivert brise le silence
entre nous

feuilles mortes...
le bruit étouffé
d'une canne

Céline Landry

Église du 12^e siècle
rechercher la fraîcheur
trouver le silence

L'automne en forêt
seul le bruit des feuilles
qui touchent le sol

Odile Linard

Neige au cimetière...
Le silence sème
ses bulletins blancs.

Ploc Revue n°54

Fleur de sel –
seule la saline passe
l'océan à l'étamine.

Gérard Mathern

Dans le crépuscule
partout des cris de corbeaux
et puis le silence

Marie Népote

En ombre et silence
sur la grisaille de l'aube...
les ailes du sphinx.

Dans la pelle à neige,
soulever des mottes
de silence.

Sans les martinets,
le ciel s'assombrit
de silence.

Isabelle Neveu

au monastère
la religieuse prie seule
confidences secrètes

nuit dans la forêt
la neige tombe
aucun bruit

Eléonore Nickolay

l'au revoir du fils -
le regard parlant
de la mère

dernière promenade –
regardant les non-dits
dans les arbres

Ploc Revue n°54

dans le brouhaha
ce bruit
de mon silence

Josette Pellet

Pâle et brumeuse
dérivant au fil de l'eau
lune de Bretagne

Rivage désert
un cygne fait les cent pas –
jeudi de l'Ascension

Guirlande de lucioles
aux branches nues des platanes –
Place des Corps Saints

Delphine PIERSON-ISS

L'une après l'autre
Les étoiles apparaissent -
Les grillons se taisent.

Silence de neige -
Une ombre noire et noueuse,
Trois pommes tout' rouges !

Neige scintillante -
Les petits pas des oiseaux
Que l'on entend plus.

Ginette Andrée Poirier

cri des mouettes
dans la pénombre d'une grotte
le silence

Christiane Ranieni

Sans un mot
elle reconforte mes nuits -
l'odeur du jasmin

Ploc Revue n°54

un signe de la main
juste avant de partir -
le rossignol chante

Monastère -
dans le silence des pierres
mes pas se font légers

Germain Rehlinger

Silence si parfait
impact des flocons
sur l'anorak

Chacun dans son aura
chat et moi nous regardons
dans le silence

Keith A. Simmonds

un TGV
disparaît dans la nuit...
écho du silence

Frédéric Soete

petit vent d'octobre
il change de place
le silence

Louise Vachon

la pluie
sur les peupliers baumiers
et le silence

fracas des vagues
le soleil se couche
en silence

Christine Walter

Vieux cimetière -
De longues palmes éventent
une stèle blanche

Nuit de basalte -
La voie lactée éclaire
les laves figées

La montagne noire
pointe par-delà la brume -
Haut vol d'un papangue

Isabelle Ypsilantis

Même ensevelie
Sa voix à mon oreille
Ce matin d'hiver

Silence en classe –
Dans la corbeille à papiers
Que de secrets !



Photo : O. Walter

Noël cistercien :
après le plein-jeu des orgues,
la bougie sans bruit !

Laurent Béral

Le haïku se doit d'être vivant, simple et sobre et/ou concret, concis et ciblé. Celui-ci, dans l'esprit de l'âme cistercienne qu'il suggère, est incarné, pur et dépouillé.

La correspondance entre l'esprit du haïku tel qu'énoncé et celui de la sensibilité cistercienne est troublante... Il y aurait dans les arts respectifs nippons du XVII^e et ceux issus de la pensée cistercienne des XI^e-XII^e des traits semblables...

Ce haïku est un son et lumière qui révèle une propension et une qualité d'intériorité proches du silence des abbayes cisterciennes. On imaginerait aisément un moine trappiste abîmé dans une profonde prière ; un cloître ajouré où percent les premiers rayons du soleil dans la paix de l'aube.

Toutefois, rien de religieux au sens institutionnel du terme, nulle trace, non plus, d'artifice esthétisant, poétisant... Le premier vers plante le décor en deux mots et sans ambages ! Dans ce contexte qui suscite une ambiance déjà tangible, tout est encore possible : et là, l'écho sonore des orgues qui se sont tues résonne dans la lueur de l'éphémère ; l'écho d'une envolée sacrée se résorbe dans le silence de la lumière.

La bougie devient le point d'orgue du son et lumière : il n'est point dit qu'elle est allumée, et pourtant... Il n'est point dit qu'elle rassemble l'alpha et l'oméga, et pourtant...

Le mot silence, non écrit, exprime ici par son absence la présence du silence ! Seule l'intention et le sens suggéré transparaissent, dans leur nudité adamantine.

OW

Laurent Béral

La mouche d'octobre
- collée au double vitrage -
me crie quelque chose...

Sommet du G7 -
Le chat préfère écouter
pousser ses moustaches.

Le poisson rouge critique
mon bilan carbone
- en trois brèves bulles !

Marc Bonetto

Silence entre les mots
Ce n'est pas un dialogue
C'est de l'amitié

Impossible de dormir
Bienheureusement étendu
Sous la Voie lactée

Brigitte Briatte

tes mots -
ils violent le voile
de ma bouche close

chasse en forêt -
je tue le silence,
animale

j'attelle mon rêve
au gré de la lune -
cavale à pas de loup

Ploc Revue n°54

Claudie Caratini

Silence –
le chant du coq
réveille les fêtards

Vieillard isolé –
plus que le crépitement
dans la cheminée

Roland Halbert

– HÔPITAL SILENCE –
L'été, dès 5 heures,
les talons des infirmières !...

Marche silencieuse d'une armada de limaces contre le Roundup.

Tout l'hiver passé
sans radio, télé, portable...
Les carpes me causent.

Nicolas Lemarin

Un vent d'ange
traverse le silence
autour du verre vide

La page blanche :
une angoisse noire
silencieuse –

Odile Linard

Dépariés et fats
à la fourche d'une branche...
– Chambres séparées –

Sa radio au petit-déj...
– Je baisse le son ! –
Il hausse le ton...

Ploc Revue n°54

Gérard Mathern

Relais du silence
un petit bruit dans la nuit
mes acouphènes

Du fond de son lit
compter les secondes entre
éclair et tonnerre

Muettes fourmis
probablement rien à dire
ou bien suis-je sourd ?

Josette Pellet

Tout ce qui s'est dit
pendant ces jours de silence –
sesshin d'automne

Courant sur le mur
un insecte inquiétant
Début de zazen

Bouddha couché
taillé dans un bout de bois
- un certain sourire

Christine Walter

À l'ombre d'un figuier
vieux créoles taciturnes -
Rumeur du large

Isabelle Ypsilantis

Séparation –
Le silence
parle pour nous



Photo : O. Walter

Rideau

Une journée de vacances se savoure dès le matin. La météo a certes annoncé un temps maussade sur l'ensemble du pays mais dans la région du Sud où elle a élu domicile, la pluie est rare. Malgré sa timidité maladive, Adélaïde est bien décidée à sauter le pas. Décidée à faire preuve d'une audace inouïe, autant dire traverser un torrent gonflé par l'orage, atteindre l'hiver un sommet de 4000 mètres, se rendre aux antipodes à vélo et sac à dos, ce que sa constitution chétive et son âge avancé lui interdisent. Elle va s'autoriser à rejoindre un inconnu chez lui, un homme dont elle a fait connaissance à la sortie d'un cinéma. Elle vit seule et comme elle a peur de sortir le soir, Adélaïde fréquente les salles obscures l'après-midi quand il n'y a pas grand monde.

Ce jour-là, malgré les faibles tarifs du CINESTIVAL, ils n'étaient que deux dans la salle pour découvrir un film très confidentiel, une espèce de reportage destiné à retrouver les personnages adolescents des *Petites Amoureuses* de Jean Eustache tourné à Nîmes. Trente ans après qu'étaient-ils devenus, ces comédiens en herbe dont aucun n'est devenu star ? L'enquête avait permis de retrouver trace de la plupart des jeunes de l'époque, mais l'héroïne s'était obstinément dérobée ; le réalisateur du film restait sur sa faim. Après la séance, Adélaïde s'était attardé devant les affiches et les articles placardés dans le hall, l'autre spectateur cinéophile avait fait de même puis engagé la conversation. Ils avaient été boire un verre à une terrasse de café proche, Arnaud V. lui avait donné son adresse. Depuis, elle avait souvent pensé à lui.

Le ciel bleu du début de matinée se ternit soudain.

Pays de soleil
des traînées de sable blond
nuage trouble fête.

Ils ne sont pourtant pas légion les nuages dans le Midi, il y en a même si peu qu'on assiste à une immigration massive ; jeunes, retraités, salariés, tous se précipitent vers les contrées méditerranéennes ; c'est étrange, on dirait que les gens n'ont plus d'amis ni de famille qui les retiennent, plus de terre ni de racines qui tiennent. Ils n'aiment que plages et rivages ensoleillés, villégiature sous les palmiers. Les humains n'aspirent qu'à un monde sans pluie ni grisaille. Adélaïde la sent venir pourtant, de sourdes douleurs s'éveillent dans son dos, dans ses articulations. Si elle veut aller chez Arnaud V., il faut qu'elle se hâte. Lorsque la pluie tombe ici, ce n'est pas une simple bruine bretonne susceptible de vous envelopper sans vous tremper, ce ne sont point de fines gouttelettes incapables de vous transpercer, mais une vraie douche, drue, ruisselante ; quand la tempête s'en mêle le parapluie n'y résiste pas, le pépin se tord ou se retourne.

Le parapluie noir
censé résister au vent
la belle arnaque !

Vite, elle se prépare, enfile un imperméable à capuchon, se maquille légèrement ; l'itinéraire lui est familier. Adélaïde sait parfaitement où habite Arnaud, 24, rue des Bons Enfants. Elle regarde le firmament.

Un ciel nuageux
Comme une éponge suspendue
Ne la pressons pas !

L'eau en suspens dans l'atmosphère semble lourde de menaces. Quelques grondements se font entendre. Bientôt l'orage. Le cœur d'Adélaïde bat de plus en plus fort. Si l'averse se déclenche, c'est fichu, les plis de sa chevelure vont s'effondrer, le rimmel va couler sur son visage mouillé, elle court, elle court. Les premières gouttes, tièdes, se hasardent à tomber, très espacées, puis soudain, l'ondée. Adélaïde se réfugie sous une porte cochère.

Un piétinement
sous un rideau de perles
la pluie sur le seuil.

Tout près du but, elle va rebrousser chemin. Dire que demain, elle n'aura plus le courage, ni le temps ni la santé pour tenter une visite inopinée.

Marie-Noëlle Hoptal

Ploc; la revue du haïku

Ce numéro a été conçu et réalisé par

Olivier Walter

© 2014, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs

Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.

Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.

Dépôt légal : Octobre 2014
ISSN revue en ligne : 2266-6109

Version web gratuite



Directeur de publication : Sam Cannarozzi